



HAL
open science

Narrer l'expérience intime du terrain

Helen Maulion

► **To cite this version:**

Helen Maulion. Narrer l'expérience intime du terrain. À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie, Jun 2008, Arras, France. halshs-00357433

HAL Id: halshs-00357433

<https://shs.hal.science/halshs-00357433>

Submitted on 30 Jan 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Narrer l'expérience intime du terrain

Helen Maulion¹

Communication au colloque

"À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie",
Arras, 18-20 juin 2008

'Etre sur le terrain' est intense, cela nous fait entrer constamment en résonance avec nous-même et nous confronte à nos idées, nos questions et nos doutes pour évaluer les méthodes d'investigation choisies et comprendre les processus géographiques étudiés (Rose, 1997 ; Domosh, 2003). Au cours de ma recherche sur les relations sensibles aux paysages littoraux, je m'engageais avec le terrain, à la fois ensembles de lieux et de personnes. Il fallait pour cela une méthode. Comment approcher le sensible ? A partir d'une carte vierge de la péninsule de Dingle ou de Belle-île et d'une proposition de légende évolutive, je demandais aux participants volontaires de cartographier leurs activités, les sentiments, leurs souvenirs et d'écrire sur leurs relations aux lieux et au milieu littoral. En parallèle, je réalisais mes propres cartes pendant ma découverte des lieux. Je voulais enregistrer mes sensations et mes sentiments dans l'immédiateté de l'expérience du terrain.

Cette expérience a été profondément intime. L'intimité est ce qui est profondément en nous ou un lien étroit entre deux entités. Elle est spatiale (Thien, 2005). Cette intimité, j'ai choisi de la confronter à la tension entre distance et proximité. Celle-ci est présente selon L. Bondi (2003) pendant l'entretien et, comme J. Wylie (2007) le montre, dans le concept de paysage qui oppose un paysage défini comme une représentation symbolique (Luginbühl, 1989 ; Daniels, 1993) ou une « manière de voir » (Cosgrove, 1998) caractérisé par le visuel distancié à un paysage matériel et relationnel (Berque, 2000, 2008 ; Ingold, 2000). Je comprends l'intimité comme participant à la relation paysagère. Considérer le terrain comme une expérience intime révèle la complexité de sa nature. Espace, pratique, expérience, oral, visuel et tactile mais aussi mise en place d'une méthode, le terrain est difficilement caractérisable. La dynamique créée par le couple distance/proximité a animé mon expérience du terrain dans ses dimensions corporelles, émotionnelles et mémorielles. A Belle-île-en-mer et sur la péninsule de Dingle, les deux territoires étudiés, le terrain intègre plusieurs échelles : le monde, le corps, la carte et le récit qui faisaient écho les unes avec les autres. Le terrain devient un mouvement, il est caractérisé par les contacts et les rencontres entre ces diverses temporalités et spatialités. Ce sont ces contacts qui peuvent être appréhendés comme des formes d'intimité et qui sont de l'ordre du sensible. A travers eux se révèle l'échelle individuelle du paysage (Luginbühl, 2001). Dans cette communication à caractère expérimental, je m'intéresse à la manière de narrer cette expérience intime du terrain autour de deux entrées. D'abord à travers l'exploration que le chercheur fait du terrain et qu'il transcrit sur une carte: l'être au terrain devient acteur et établit un rapport corporel avec le monde en l'exprimant à travers une forme d'écriture immédiate. Puis, la seconde partie réfléchit sur le moment de l'entretien comme intime et sur la manière de traduire l'intensité de l'échange.

¹ helen.maulion@gmail.com

Géolittomer LETG, UMR 6554, Université de Nantes

Geography Department, University College Cork, Ireland

Animer son expérience du terrain : de soi au monde

Le terrain, comme phase de recherche, avait comme objectif d'explorer la nature paysagère de la relation à la terre et aux lieux. Je cherchais des « lignes de forces » (Thrift, 2004 : 60), corporelles et paysagères. L'exploration devint une performance, une mise en scène avec pour seul spectateur soi-même. A partir de la carte et du parcours entre les différents lieux de l'île et de la péninsule, j'essayais de développer une écriture immédiate et automatique pour conserver la trace de mes sensations, de mes sentiments et émotions et de mes observations. Ceci évoque les carnets de la tradition géographique sur lesquels les géographes annotent idées et observations. Ainsi j'observais et je décrivais ce que je voyais, ce que je sentais et ressentais sur une carte vierge. A travers cette expérience, je voulais aussi réfléchir sur l'être au monde, c'est-à-dire sur les connections entre le corps et le monde.



Fig. 1 : Prise de notes sur une carte à Belle-île, 28-10-2007

Je me déplace entre les lieux, je m'assois sur la plage, écoute et sens. Je décris la falaise, j'essaie de la dessiner, je la photographie. Je touche la falaise, sa rugosité, j'applique la carte sur les moules. Elle devient soudain, non pas un papier fripé et déchiré ... mais un terrain avec ses formes et ses rondeurs. Une vague ronfle, le monde bouge autour de moi, et moi en lui, essayant d'être très proche de lui.

Puis au milieu de cette agitation, je me rappelle la côte décrite par Julien Gracq

comme un milieu en mouvement et ce passage dans *Un beau ténébreux* quand Christel écrit à Gérard :

« Je sens le temps couler entre mes doigts comme le sable. Quelquefois je regarde la mer et les dunes, les bois de pins, la plage serrée au fond de sa baie, et il me semble que je sens tout au fond de moi ce paysage comme une apparition inconsistante se fondre, se dissoudre brusquement. » (Gracq, 1945, p.165)

Résonnant en moi, ces mots décrivent le sentiment éphémère de dissolution et d'appartenance au monde qui m'entoure. La frontière entre le corps et le monde disparaît, le paysage devient intérieur. L'écriture engendre un mouvement

Lier le récit au paysage permet de le penser en termes de rythmes, d'expériences et de perceptions (Buttimer, 1976 ; Mels, 2004 ; Tuan, 1974). Les travaux récents sur la géographie des émotions décrivent celles-ci comme des flux naissant d'une rencontre avec d'autres personnes ou avec le monde (Anderson et Smith, 2001 ; Bondi, 2005). Si la perception permet de saisir des sensations du monde extérieur, l'affectivité décrit la relation sensible qu'une personne entretient avec elle-même, comme une expérience personnelle de relations aux choses (Surrals, 2007). Le corps joue un rôle essentiel, il fait le lien avec le monde qui entoure. Il devient terrain et anime la relation au paysage (Nash, 1996 ; Volvey, 2000, 2001 ; Wylie, 2005, 2007). Du corps en mouvement naissent les émotions ; le corps est le réceptacle de l'expérience et de l'expression des émotions (Davidson et Milligan, 2004). Appréhendés comme une performance (Besse, 2006 ; McCormack, 2005 ; Nash, 2000) les mouvements du corps épousent ceux du paysage défini comme une des médiations au monde (Berque, 2000, 2008). E. Dardel, influencé par sa lecture

d'Heidegger, affirme que le paysage « met en cause la totalité de l'être humain, ses attaches existentielles avec la Terre, ou, si l'on veut, sa *géographicité* originelle : la Terre comme lieu, base et moyen de sa réalisation » (1952 : 42). Le paysage est un ensemble de plis et de flux dans lequel l'homme peut se cristalliser ce que montre J. Wylie (2006) dans sa discussion sur la notion de profondeur développée par Merleau-Ponty et celle de pli présentée par Deleuze. J. Wylie souligne que la profondeur du monde anime la perception, mais que son épaisseur rend celui-ci impossible à être saisi dans sa totalité. Deleuze critique la présence immuable de la conscience, sujet prédéfini, dans la perception du monde, et il invite à l'immanence défini comme ce qui est en devenir dans le monde et présenté comme un flux pur. Le monde est composé d'un nombre infini de plis, il est un mouvement dans lequel les corps peuvent « *perform* », jouer et s'animer (Wylie, 2006). Or, la géographie est faite avec les pieds (Berque, 2000 ; Wylie, 2005) ou avec les yeux (Wylie, 2002, 2006), 'être sur le terrain' est donc une performance corporelle avec une résonance intime. Le corps devient « interposé entre ce qui est devant moi et ce qui est derrière moi, mon corps debout devant les choses debout, en circuit avec le monde » (Merleau-Ponty, *Cours sur la nature*, cité par C. Grout, 1999, p.12). Le corps du chercheur est en communication avec le monde, avec l'objectif de la connaissance et la pénétration de l'épaisseur du monde. C'est un corps qui n'est plus pensant (Berque, 2000), mais agissant. J. Benoist (2007), discutant l'ontologie de la chair développée par la phénoménologie propose de considérer plutôt le corps comme matériel. Il ajoute : « ne peut être sujet en ce sens qu'un être qui est déjà dehors, qui appartient au jeu du monde et y interagit sous forme de corps » (2007, p.248). On retrouve ici le corps performant, en devenir, dans les plis du monde. Considérer le corps comme actif, et non seulement étant, dans le monde permet de dépasser l'être au monde. L'exploration et l'expérience du terrain dépasse ainsi « l'être au monde » pour animer cette exploration par le contact corporel et intime, transcrit dans le récit, le chercheur est acteur.

En écrivant et dessinant sur des cartes vierges de Belle-île, je décidais donc d'explorer les liens qui se créaient avec le monde traversé et exploré. La carte est un des outils principaux du géographe pour représenter un territoire. Depuis la fin des années 1960, elle a été détournée par les artistes Land Art tel que Smithson (Tiberghien, 2005) qui la déforment, la manipulent ou l'utilisent simplement pour localiser leur travail. La carte est un outil puissant pour ouvrir l'imagination dans la mesure où « imaginer : c'est déplier le possible à partir du réel » (Tiberghien, 2007). Le passé, le présent et le futur sont représentés sur la carte sous la forme de souvenirs et de projets racontés. La temporalité de la carte anime les temporalités du vécu et de l'expérience paysagère. La carte forme un modèle qui organise l'espace étudié par le chercheur et décrit par les participants à la recherche. Elle permet de représenter les pratiques spatiales et les sentiments liés aux lieux sous la forme de symboles. Elle permet aussi au chercheur d'anticiper sa propre expérience du terrain (Volvey, 2001). Finalement, la carte représente le terrain. On peut la tenir dans ses mains, la plier et la déplier. On peut la recouvrir d'écritures ou de dessins. Elle offre en elle-même une expérience de création propre à chacun. L'espace blanc peut rester blanc ou devenir un puzzle d'expériences et de souvenirs, de sentiments et d'images. Les cartes paysagères deviennent des topographies imaginaires (Bruno, 2002). En écrivant sur la carte, celle-ci devient terrain et le terrain devient un jeu supprimant l'inhibition corporelle et facilitant le contact avec le monde environnant. La proximité avec le monde est permise par une phase d'identification et d'émerveillement. L'attitude joueuse déjoue les doutes et les peurs. Elle permet aussi de bouger sans retenue et de se pencher sur le sens d'être au monde et plus précisément de pénétrer l'épaisseur du monde. L'exploration du terrain se transforme en expériences corporelles et créatives. C'est le principe que l'on retrouve dans la géopoétique, recherche d'un langage pour exprimer la relation au monde (Ingold, 2000 ; White, 1994 ; Wylie, 2005) que Kenneth White caractérise comme étant « un *mouvement* qui concerne la manière même dont l'homme fonde son existence sur terre » (White, 1994, p.12). A travers ces essais d'écriture, j'essayais d'être plus attentive à ma relation intime avec le monde

environnant. C'était une manière de m'engager avec les lieux traversés et de préparer les entretiens. Ces cartes d'expérience immédiates ouvraient aussi l'espace pour écouter les participants et pour les comprendre.

De soi aux autres, des autres au monde : à l'écoute des récits de paysage

Un lien avec les participants se créait souvent pendant l'entretien, avec la carte comme support et comme vecteur de l'échange. C'était une interface : la carte était un objet transitionnel qui rendait plus facile la narration et l'échange oral. Les mots des participants s'appuyaient d'abord sur un lieu cartographié pour enchaîner sur d'autres récits. La nature de mes entretiens a évolué au fur et à mesure en s'adaptant aussi aux personnes interviewées. Certaines attendaient des questions, alors que d'autres, une fois lancées, se racontaient, elles et leurs expériences paysagères. Les échanges avec les participants variaient entre l'entretien compréhensif et le récit de vie (Bertaux, 2005 ; Kaufmann, 2007). Dans l'entretien, à la fois narration et écoute, la géographe Liz Bondi (2003) identifie l'importance de l'espace psychique. En se saisissant de la notion d'empathie, elle analyse comment celle-ci anime l'entretien. L'empathie décrit le processus psychologique par lequel une personne peut comprendre les émotions d'une autre personne : « empathy refers to a process in which one person imaginatively enters into the experiential world of an other » (Bondi, 2003, p.71). Le chercheur, à travers une attitude empathique, oscille constamment entre proximité et distance avec la personne interviewée. Un échange se met en place. La qualité de l'écoute permet de mettre en confiance le participant. L'empathie joue alors un rôle essentiel parce qu'elle permet le transfert de données inconscientes entre la personne interviewée et le chercheur et de comprendre la dynamique de l'échange pendant l'entretien. En adaptant ma position pendant l'entretien, je pouvais m'identifier avec ou contre le participant, en m'attachant aux ressemblances avec moi-même ou au contraire ressentir les différences qui existent, pour mieux comprendre le témoignage fait. Conduire un entretien est une performance. J'écoutais et questionnais le discours de la personne interviewée à travers une « oscillation entre l'observation et la participation » (Bondi, 2003, p.72). J'évoluais entre la position de l'enfant à qui on raconte une histoire et qui imagine la vivre et celle du chercheur, intrigué par une phrase qui détaillée ouvrait des portes vers d'autres idées. Certains échanges me rappelaient mes propres expériences de Belle-Île-en-mer en Bretagne et la péninsule de Dingle en Irlande, deux ensembles ruraux et touristiques avec un horizon ouvert vers l'océan. J'avais des souvenirs d'enfance de Belle-île. Je me rappelais les ajoncs et les armées maritimes roses couvrant la côte au printemps, les maisons colorées et les falaises schisteuses entre lesquelles des eaux claires pénétraient. La péninsule de Dingle, je l'ai découverte un jour de pluie battante sans la voir vraiment à cause du brouillard. J'avais donc l'avantage de la distanciation aux lieux qui me laissait la possibilité d'explorer et de découvrir les lieux et les paysages en même temps que j'écoutais les participants. Les deux extraits qui suivent sont des passages narratifs dans lesquels les interlocutrices se positionnent dans le monde et je les ai écoutées, saisie par la force de leur engagement avec leur environnement.

La personne interrogée, d'une cinquantaine d'année et résidente secondaire à Belle-île, raconte la marée qui monte et la manière dont elle la regarde monter, en marchant avec elle ou en s'asseyant sur un banc de sable qui forme une île une fois entouré d'eau. C'est à la fois une expérience de contemplation et une

« Elle : Alors ce que j'aime bien aussi (petit sourire), bon c'est une attraction pour moi ça, c'est de **regarder la mer monter**. Quand je suis sur une plage ! Je vais souvent d'ailleurs à Kérel pour ça ou à Vazen. (...) Je vais sur la plage à marée basse et là je reste à peu près une heure quand la mer commence à monter et **je regarde comment elle monte, la mer**, et ça, c'est très rigolo à regarder. Parce qu'elle monte par à-coups et ça monte très, très vite. Et **on pourrait presque dire que la mer monte on marche et la mer monte**. En même temps, mais on marche tout doucement mais on la voit monter en même temps que... ça marche. C'est très curieux. Et ça j'aime bien faire ça.

Moi : Aller voir la mer monter ?

Elle : (...) Et quelquefois même, je me mets aussi à Kérel, quand la mer est très basse, il y a des endroits qui sont complètement encastrés dans les falaises, et on est entouré pratiquement d'eau. **Et là je m'assois sur un banc de sable... et j'attends que le banc de sable soit recouvert de mer pour partir. Et là je vois effectivement ce phénomène de marée montante...**

Lui : Et puis il y a aussi la sensation physique de l'eau qui monte.

Elle : Oui. Et puis, je sais pas, c'est... Et à Vazen, je fais la même chose. A Vazen il y a un endroit qui est un peu plus haut. Là quand la mer monte, la mer envahit la plage mais pas mon petit banc de sable parce qu'il est un petit peu... **Alors je suis dessus et je suis bien parce qu'il y a de l'eau partout autour et moi je suis là au milieu et je ne suis pas dans l'eau.** »

expérience physique et tactile. Pendant la première, le mouvement de la marée rythme les pas, pendant la seconde, le corps se laisse entourer par l'élément liquide. L'interaction avec le monde est dynamique. Le littoral est un milieu en mouvement et la narratrice dans ce passage épouse le mouvement en s'accordant avec lui.

Les nombreuses répétitions, « voir la mer monter », « la mer monte », évoquent un mouvement oscillatoire. La marée est comme une métaphore du mouvement entre identification et distanciation. J'écoutais la participante, et en même temps qu'elle parlait, je m'imaginai sur la plage de Vazen, et je comprenais ce bien-être dont elle parlait.

L'entretien qui suit a été réalisé chez la personne à Dún Chaoin (nom de Dunquin en irlandais), dans la péninsule de Dingle. Nous étions assises à côté de la fenêtre qui donnait sur les îles Blasket, à l'extrémité de la péninsule. Pendant cet entretien, une averse a traversé notre champ de vue, puis la lumière est réapparue, les nuages se sont déchirés et ont fait place au bleu du ciel. La campagne reflétait les rayons ensoleillés sur l'humidité déposée. Elle n'avait pas rempli la carte, mais à la fin de l'entretien, a noté dessus les noms de lieux qui étaient importants pour elle. N'étant pas originaire de la péninsule de Dingle, elle a, au fur et à mesure de ses séjours, établi des liens forts avec les paysages et les personnes de Dún Chaoin. Elle vit maintenant à Dún Chaoin. J'ai essayé de transmettre dans l'entretien les intonations de sa voix, aux accents dublinois en soulignant les syllabes accentuées. C'est une voix de conteuse et de chanteuse, grave, un peu rauque. Dans le passage cité, elle parle des maisons dans lesquelles elle a vécu. Elle raconte :

« Um, Ferriter was a chief tain You know way back and um... He had... it was called Ferriter's quarters. Some of the old stories are about Ferriter. He was even out in the Blaskets. And where I lived was An Ceathrú [say as 'eune cariou'] which means the quarter. And it's Ferriters' ... quarters. It's Irish. An Ceathrú ... That's where I lived with L., eh. That was from 1987 to ... [wispers]... 91, 1991. Umhum. Then, I was saying to you about the other tiny other place where I still go... Umhum. That's the beach [trying to find her way on the map], ok that's there, in the over here though. Yeah! I am going to do a little road now. Umhum. When you walk to Clasach ... (...) There's a little road... That would eventually bring to Ballyferriter. You go round that way to go to Ballyferriter So it's over here. I'm going to do the little road there [draws the road on the map] **Baile Uí Bhaoithín** it's just a so beautiful place [wispering]... **B H O A T H I N**. And it means, em ... baile is the townland and Bhaoithín [prononcer vouhin] are small houses. Ok. Yeah! So that's the ... You see, I lived there first. »

Fig. 3 : Carte et extrait de l'entretien 19 à Dingle

La manière dont elle date ses séjours lui permet de s'approprier ces espaces dans le temps. Sa géographie intime tourne autour de ces maisons, points de départ vers des paysages plus vastes, celui de l'extrémité de la péninsule épousant son paysage intérieur. Le nom des villages est important. Quand elle épelle **B H O A T H I N**, elle le fait sans doute pour m'aider, car je ne connais pas la langue irlandaise, mais son affection pour cette maison de pierre ressort clairement. Elle prononce les lettres comme elle prononcerait un poème. Sa voix met un poids dans ces sons

comme pour les ancrer au fond d'elle et ils sonnent comme un écho intérieur. Le sens de *Baile Uí Bhaoithín*, nom du hameau, donne une autre envergure à cet attachement : 'la ville aux petites maisons' et crée des allées venues entre la toponymie et la description de son attachement sensible aux lieux.

Je savais que je serais amenée à discuter avec des personnes curieuses ou intéressées par le sujet de la recherche et qui souhaitaient ou acceptaient de partager avec moi leurs idées et leurs histoires. Je racontais moi-même une histoire aux gens qui posaient des questions sur les résultats possibles, la manière d'analyser les entretiens, sur mes expériences sur l'île ou la péninsule. J'avais tendance à écouter les histoires des participants, en les interrompant peu avec des questions. Cependant, chaque entretien était différent, différent aussi de ce qu'il aurait été un autre jour. Je n'avais pas la maîtrise du discours ; certaines histoires ne seront jamais dites parce que la mémoire est sélective, le participant préfère les garder pour lui ou parce qu'elles ne peuvent pas toujours être exprimées avec des mots. Les relations établies avec les participants sont différentes. J'étais parfois saisie par la manière dont ils racontaient leurs expériences. Certains mots me ramenaient à une position d'analyse : quelque chose d'essentiel perçait dans le récit et je pensais au sens de ces mots, de ces expériences. Les récits devenaient le terrain, proposant une série d'expériences et décrivant des relations sensibles animées par des émotions fugaces ou renouvelées et par l'observation et la connaissance des lieux. Les entretiens formaient un puzzle de récits descriptifs, analytiques ou narratifs, marqués par la mémoire, la pratique et la connaissance des lieux. Ce sont aussi des moments courts qui sont racontés ou des expériences précises. Les relations établies pendant les entretiens sont influencées aussi par la position du chercheur qui s'identifie au narrateur tout en restant observateur. Chaque histoire s'entrelaçait aux autres. Je devenais capable d'entrelacer ces moments intimes, basés sur la rencontre avec d'autres, ces histoires personnelles et mes propres expériences pour leur donner un sens.

Conclusion

La dialectique distance/proximité permet d'articuler un dialogue entre les lieux, les personnes rencontrées, mes lectures et moi-même, au cours duquel des paysages, compris comme des relations au monde, se forment et s'entrelacent. L'intimité, résultat de ce mouvement, est présente pendant l'exploration des lieux et pendant l'entretien avec les participants à la recherche. Etre proche dans la distance : ceci est une des définitions possibles de l'intimité. Penser l'intimité du terrain permet d'entrelacer l'expérience du terrain, les connexions entre les lieux et les participants et la théorie géographique.

A partir de la proposition déployant cartes et narrations, j'ajustais ma position de chercheur. Les cartes personnelles réalisées en parallèle de celles de participants et des entretiens étaient une manière d'évaluer et de tester la méthode proposée. L'écriture et la narration permettent de mieux se connaître et de réfléchir sur son rapport sensible aux paysages, souvent négligé ou laissé de côté pour favoriser une approche objective. Sur le terrain, le chercheur n'est pas seulement sujet mais interagit avec le monde environnant et les participants. Le rôle du corps n'est pas négligeable, parce qu'il porte le mouvement, il anime les contacts créés pendant l'exploration des lieux et pendant les entretiens. Les cartes créaient la place pour écouter les histoires des autres. Je les comprenais, je visualisais les lieux avec eux. Je pouvais m'identifier à leurs expériences dans la mesure où elles ressemblaient aux miennes. La carte guidait l'exploration et facilitait l'échange. J'ai collecté des impressions, des expériences, des morceaux de vie, des histoires. Or écouter des participants et écrire et explorer ses connexions aux lieux et aux paysages entraînent un engagement personnel, de nature émotionnel qui permet de mieux interagir avec les autres et le

monde. Ces cartes expérimentales ont créé un équilibre entre la proximité et la distance, entre les connaissances et la création, entre l'imagination et la réalité et permettent de comprendre mieux les relations aux paysages.

Références

- Benoist J., 2007, « Corps objet/corps sujet », in Marzano M (dir.), 2007, *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF, p.333-337
- Berque A., 2008, *La pensée paysagère*, Archibooks, Sautereau
- Berque A., 2000, *Ecoumène, Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 271p.
- Bertaux D., 2005, *Le récit de vie*, Paris, Armand Colin, 127p.
- Besse J-M., 2006, « L'élan du paysage. Premières notes sur la danse et l'écriture », *Les carnets du paysage - Comme une danse*, n°13-14, p.11-19
- Bondi L., 2003, « Empathy and Identification: Conceptual Resources for Feminist Fieldwork », *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, vol.2, n.1
Accès : <http://www.acme-journal.org/vol2/Bondi.pdf>
- Bruno G., 2002, *Atlas of Emotion*, London, Verso, 524p.
- Buttimer A., 1976, « Grasping the dynamism of lifeworld », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 66, n.2, p.277-292
- Cosgrove D.E., [1984] 1998, *Social formation and symbolic landscape*, Madison, The University of Wisconsin Press
- Dardel E., 1990 (1952), *L'homme et la terre*, Paris, ECTHS, 201p.
- Davidson J, Bondi L, Smith M (dir.), *Emotional Geographies*, Aldershot, Ashgate
- Davidson J., Milligan C., 2004, « Editorial: Embodying Emotion Sensing Space: Introducing emotional geographies », *Social and Cultural Geography*, vol.5, n°4, p.523-532
- Domosh M., 2003, « Towards a more fully reciprocal feminist inquiry », *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, vol.2, n.1
Accès : <http://www.acme-journal.org/vol2/Domosh.pdf>
- Gracq J., [1945], *Un beau ténébreux*, Paris, José Corti, 257 p.
- Grout C., 1999, *Ecouter le paysage*, Strasbourg, Ecole nationale des arts décoratifs, 69p.
- Ingold T., 2000, *The perception of the environment. Essays in livelihood, dwelling and skills*, London, Routledge, 465p.
- Kaufmann J-C., 2007, *L'entretien compréhensif*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 126p.
- Luginbühl Y., 2001, « La demande sociale de paysage », *Conseil National de Paysage, Rapport de la séance inaugurale*, Ministère de l'aménagement du territoire et de l'environnement, p. 7–29.
— 1989, *Paysages. Textes et représentations du paysage du siècle des Lumières à nos jours*, Paris, La Manufacture
- McCormack D. P., 2005, « Diagramming practice and performance », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol.23, n.1, p.119-147
- Mels T. (dir.), 2004, *Reanimating Places. A geography of rhythms*, London, Ashgate Publishing
- Nash C., 2000, « Performativity in practice: some recent work in cultural geography », *Progress in Human Geography*, vol.24, n.4, p.653-664
— 1996, « Reclaiming Vision: looking at landscape and the body », *Gender, Place and Culture*, vol.3, n.2, p.149-170
- Rose G., 1997, « Situating knowledges: positionality, reflexivities and other tactics », *Progress in Human Geography*, vol. 21, n.3, p. 305-320
- Surrallès A., 2007, « Affectivité », in Marzano M. (dir.), 2007, *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF, p.31-34
- Tiberghien G. A., 2005, *La nature dans l'art*, Actes Sud

- 2007, *Finis Terrae. Imaginaires et imaginations cartographiques*, Paris, Bayard, 204p.
- Thien D., 2005, « Intimate Distances: Considering questions of ‘Us’ », in Davidson J, Bondi L, Smith M (dir.), *Emotional Geographies*, Aldershot, Ashgate, p. 191-204
- Thrift N., 2004, « Intensities of feeling: towards a spatial politics of affect », *Geografiska Annaler*, vol.86B, n°1, p.57-78
- Tuan Yi-Fu, 1974, *Topophilia: a study of environmental perception, attitudes, and values*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, NJ.
- Volvey A., 2002, « Land art », « Sexualité », « Terrain », in Lévy J., Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p.540-541 ; p.837-838 ; p.904-906
- 2000, « L’espace, vu du corps », in Lévy J., Lussault M. (dir.), *Logiques de l’espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, p.319-332
- White K., 1996, « De la géopoétique », Poirier J, Wunenburger J-J. (dir.), *Lire l’espace*, Bruxelles, Editions Ousia
- 1994, *Le plateau de l’albatros*, Paris, Grasset, 363p.
- Wylie J., 2007, *Landscape*, London, Routledge, 246p.
- 2006, « Depths and folds: on landscape and the gazing subject », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 24, p. 519-535
- 2005, « A single day’s walking: narrative self and landscape on the South West Coast Path », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 30, n°2, pp. 234-247